N° 784. MERCREDI 18 FÉVRIER 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

17 février 1863.

L'événement du jour est la levée du blocus de Charleston proclamé à la suite d'un avantage naval obtenu sur les fédéraux par les séparatistes. Si le fait se confirme, il peut exercer une très-grande influence sur la marche ultérieure des événements.

Les dernières nouvelles confirment le progrès de l'insurrection en Pologne. On s'attend à un mouvement général, malgré les renforts dont la Russie menace le territoire prussien.

Des lettres adressées au *Czas* de Cracovie nous font connaître les circonstances dans lesquelles les insurgés, retranchés dans les bois de Radziwillow, près de Skierniewice, sont parvenus à s'emparer de plusieurs officiers russes, et particulièrement d'un aide de-camp du grand-duc Constantin, en arrêtant un train de chemin de fer. A la nouvelle de cette arrestation, le grand-duc a demandé des volontaires dans la garde pour débusquer les insurgés ; 300 se sont présentés, mais ils ont été repoussés par les chasseurs polonais, et beaucoup sont restés au pouvoir de leurs ennemis.

Le passage de 30,000 Russes sur le territoire prussien, pour se rendre en Pologne, démontre tout l'empressement de la Prusse à prêter son concours pour combattre l'insurrection.

On remarque particulièrement dans la convention passée entre la Prusse et la Russie, pour la répression du mouvement polonais, les trois articles suivants :

1° Les détachements de troupes russes qui seraient forcés de se replier sur le territoire prussien ne seraient pas obligés de déposer leurs armes et pourront se rallier à leurs corps respectifs.

2° Les troupes russes pourront poursuivre les insurgés sur le territoire prussien.

3° Les commandants russes pourront requérir la coopération des troupes prussiennes pour combattre les rebelles.

Cette convention ne peut manquer d'éveiller sérieusement l'attention de la France et de l'Angleterre. mais si l'on ne peut contester à la Prusse le droit de prendre certaines précautions, elle assume une responsabilité bien grande en favorisant le massacre des Polonais sous prétexte de maintenir la tranquilité publique.

Le *Moniteur prussien* contient, dans son dernier numéro, l'ordonnance royale qui interdit toute exportation d'armes en Pologne et en Russie.

Des lettres de Berlin disent que, d'après les nouvelles de Varsovie, la situation dans laquelle se trouve le gouvernement russe est pleine d'embarras. Entouré d'une population hostile, alarmé sans cesse par le manque absolu de renseignements sûrs et rapides, privé souvent du service des lignes télégraphiques et des chemins de fer, dont les employés servent pour la plupart la cause révolutionnaire, privé même des renseignements des espions, qui n'osent parler, par crainte de la vengeance polonaise, mal servi par une police démoralisée et sans énergie, le gouvernement du grand-duc ne sait ni avancer ni reculer.

On écrit de Gibraltar, à la date du 6, que le fameux *Sumter* a échappé à la frégate fédérale *Chipawa*, qui le guettait depuis longtemps dans les eaux d'Algésiras. Le *Sumter* a profité d'un grand vent et d'une nuit obscure pour échapper à la surveillance dont il était l'objet, et a pris le large. Ce n'est que le lendemain que la frégate fédérale s'est aperçue du départ du *Sumter*.

J. REBOUX.

Pologne.

On écrit de Posen, 13 février :

« L'explosion de l'insurrection n'était point préparée. Mais la résolution même était, dans son ensemble, concertée depuis longtemps avec le comité dirigeant de la propagande européenne, et le printemps prochain avait été choisi pour le soulèvement général de concert avec la Serbie, les principautés danubiennes, la Grèce, la Bulgarie, et sans doute aussi avec le parti du mouvement en Italie. Les éléments de l'armée insurrectionnelle en Pologne se composent aujourd'hui de la petite noblesse, qui est fort nombreuse, de jeunes industriels et d'ouvriers de Varsovie et d'autres grandes villes, mais surtout de jeunes gens qui se sont soustraits par la fuite au recrutement et qui fourniront un assez grand contingent. La haute noblesse et les paysans attendent les événements.

» L'intention des insurgés est évidemment de faire, grâce au terrain boisé et à la saison désavantageuse, une guerre de guérillas et de l'entretenir jusqu'à ce que d'autres soulèvement dans l'Ouest et le Sud viennent préparer aux puissances européennes de nouvelles complications et augmenter les difficultés diplomatiques en Europe.

» Les Polonais comptent étendre l'insurrection dans toutes les parties de la vieille Pologne. On s'organise sur autant de points que possible, et on a en vue principalement les grandes routes militaires et les chemins de fer dont les Russes doivent se servir pour entrer en Pologne. Les forêts immenses de la Pologne sont des forteresses naturelles pour l'insurrection. »

— —

On apprend des frontières de la Pologne, le 14, que le général Annenkoff, gouverneur de la Podolie et de la Volhynie, a été autorisé à proclamer l'état de siége dans ces provinces et à y établir des Cours martiales.

Le *Journal de Posen*, du 13 février, annonce que les insurgés ont arrêté à la station de Kowal, sur le chemin de fer de Varsovie à Bromberg, une dame, nommée Rose, porteur de dépêches importantes du Gouvernement russe et de lettres de la grande-duchesse Constantin. Les dépêches étaient adressées par M. Tengoborski, chef de la chancellerie diplomatique du grand-duc, au baron Budberg à Paris, et à M. d'Oubril à Berlin. Dans ces dépêches on cherche à prouver que le soulèvement de la Pologne n'a pas été provoqué par la conscription, mais qu'il a été préparé de longue main par le comité central révolutionnaire.

Une des lettres de la grande-duchesse est adressée à une princesse étrangère et l'autre au comte d'Aquila, à Paris. Ces lettres expriment la surprise et l'appréhension causées au grand-duc par les événemens de Pologne; mais la grande-duchesse se hâte d'ajouter que ni elle ni le grand-duc ne se départiront de la conduite qu'ils ont adoptée vis-à-vis de ce pays. Les lettres de la grande-duchesse ont été renvoyées avec le timbre du chef militaire de la ville constitué par les autorités révolutionnaires au comité central de Varsovie; elles sont accompagnées d'une lettre en français dans laquelle on s'excuse sur les nécessités de la guerre de l'indiscrétion commise.

Les plénipotentiaires prussiens d'Alvensleben et major Rauch, sont arrivés à Varsovie avec une forte escorte de Cosaques. Ils apportent l'offre de la Prusse de prendre une part active à la compression du mouvement polonais, si celui-ci prenait des proportions menaçantes.

De tous les côtés, il arrive des récits navrans sur les faits et gestes des corps russes. Toutes les villes d'où les insurgés sont chassés sont vouées d'avance au meurtre, au pillage et à l'incendie. On croit que les autorités militaires russes ont pris pour système, dans leur campagne contre les révolutionnaires polonais, d'exterminer en masse la population des petites villes. En présence de pareils procédés, le désespoir et la terreur des populations sont au comble; chacun se prépare à mourir, mais en faisant payer cher aux Russes son existence.

Il y a quelques jours, dans les environs de la ville de Makowo (gouvernement de Plock), un petit corps d'insurgés de 60 hommes commandé par un jeune officier, l'unique héritier d'une des familles les plus riches de Varsovie, M. Stemkeller, fut entouré par les Russes. Somme de se rendre, il répondit par un refus. Tout le corps fut massacré, à l'exception de deux jeunes gens âgés chacun de 14 ans.

Dans les bois impénétrables de Radziwilow, les insurgés arrêtaient les convois du chemin de fer en s'emparant des officiers. Le grand-duc, informé de cette circonstance, fit appel aux troupes de la garde stationnées à Varsovie pour former un corps de volontaires. Trois cents soldats de la garde s'offrirent. Ils furent transportés le 5 à Skierniewitze par un convoi spécial. Dans la nuit, ils reçurent des renforts et le lendemain ils pénétrèrent assez profondément dans les bois sans être inquiétés. Tout à coup ils furent assaillis par une fusillade bien nourrie et bien dirigée. La moitié du détachement russe mordit la poussière et l'autre moitié se dispersa, poursuivie par les insurgés jusqu'à l'extrémité du bois. On a envoyé depuis, dans les bois de Radziwilow, un corps plus considérable de troupes; mais les insurgés dispersés sur un point, repoussent comme par enchantement plus nombreux sur d'autres points.

On annonce de Podlachie que les insurgés ont livré un nouveau combat aux troupes russes à Wengrowo et sont restés maîtres de la ville. Les trois premiers engagemens qui ont eu lieu à Wengrowo ou aux environs ont coûté aux Russes 400 morts et blessés. Les faucheurs ont joué un grand rôle dans ces diverses rencontres.

— —

Une dépêche de Saint-Pétersbourg, reçue par la voie de Berlin, a fait connaître que le Sénat russe avait rendu son arrêt définitif dans l'affaire des maréchaux de Podolie. Chacun d'eux est condamné à quatorze mois de détention dans la forteresse de Petropawlowsk.

Nous déplorons cet arrêt inique moins pour les hommes éminens et honorables qui en sont frappés que pour le Sénat lui-même.

Si l'on n'oublie pas que les maréchaux de Podolie n'avaient été traduits devant le Sénat que pour avoir fait parvenir directement à l'empereur l'Adresse signée à Kaminiec, et exprimant, en termes respectueux, les vœux et les aspirations de la Podolie; si l'on n'oublie pas surtout que les maréchaux de la noblesse *n'avaient fait qu'user d'un droit consacré par la loi russe*, dont nous avons rappelé les termes précis, on comprendra difficilement la condamnation qui vient de les atteindre. N'est-il pas permis de dire que le Sénat de Saint-Pétersbourg, quoique converti en cour de justice, mais trop peu soucieux de l'indépendance du juge, trop dévoué peut-être à la volonté du czar, n'aurait rendu, dans cette triste circonstance, qu'un arrêt politique ? — *Louis Bellet.*

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 15 février.

On assure que 30,000 Russes ont passé par le territoire prussien se rendant en Pologne.

La *Gazette de Silésie* annonce que les Russes, qui avaient été refoulés sur le territoire prussien par les insurgés, continuent d'y être réarmés pour être reconduits ensuite en Pologne.

Les Russes sortis de Miechow pour attaquer Ojcow, où se trouve une grande partie de la jeunesse de l'Université de Cracovie, sont rentrés dans leurs anciennes positions après quelques combats d'avant-postes à Iwanowice et à Skala.

Cracovie, 15 février.

Les troupes russes se sont retirées de Przeslansk, vers Slomnick. Aucun combat n'a eu lieu à Ojcow.

Des avis privés de Lamberg annoncent que les insurgés ont pris Tarnogrod. Le corps de Cosaques stationné en cet endroit

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 18 FÉVRIER 1863.

— N° 39. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXI. (Suite).

Toutefois, si Édith n'avait eu l'âme pure comme la rosée du ciel, elle aurait trouvé sans doute plus d'un expédient pour parler à Hermann et pour tromper son oncle sur la nature de leurs relations ; mais une pareille supercherie ne lui vint pas même à la pensée, et puisqu'elle n'osait pas dire : « Voici l'homme généreux auquel je dois tout — après toi, mon cher oncle — car je lui dois le bien le plus précieux, la culture de mon cœur et de mon esprit » elle se fit un devoir du silence ; une seule pensée la consola, aussi bien quand elle le rencontra au théâtre que dans la Horns-Gata : c'est que le regard d'Hermann avait pénétré sa nouvelle situation et qu'il avait agi en conséquence.

Cependant la vue d'Hermann avait rouvert sa blessure à demi cicatrisée, et elle saignait de nouveau, quoique plus de trois ans se fussent écoulés depuis sa faute. Sa douleur croissait même avec le temps, car la première cause de ses chagrins était devenue pour elle un sombre fantôme qui grandissait chaque fois que son esprit se reportait vers le passé.

Après son retour à Skogeborg, Édith cherchait souvent la solitude ; elle allait s'asseoir au bord des ruisseaux mugissans, et là, plongée dans ses rêveries, elle suivait du regard des petites vagues qui se rapprochaient, s'unissaient et puis disparaissaient dans leur tombeau d'écume — elle y voyait l'image de son amour.

Là, il lui vint pour la première fois à la pensée de s'adresser cette question : « Était-ce de l'amour ? M'aimait-il réellement ? » Ah ! les flots qui battent le rivage dans une orageuse nuit d'octobre ne sont pas plus froids que les sentimens qui se frayèrent avec force une voie jusqu'au cœur brûlant d'Édith, et qui figèrent son sang dans ses veines.

Ses tortures étaient d'autant plus amères que son âme pure était presque incapable de comprendre une pareille pensée. Mais une expérience de trois ans et une étude plus profonde d'elle-même l'avaient amenée peu à peu, et sans qu'elle sût d'abord pourquoi, à comparer ses sentimens avec ceux de Gothard.

Elle avait la conviction intime qu'elle l'aimait profondément et que son amour s'était enraciné chaque jour davantage dans son cœur ; mais elle croyait non moins fermement qu'il n'en était pas de même chez lui, car sans cela — lui répétait sans cesse une voix intérieure — Hermann n'aurait pas laissé échapper l'occasion, qui ne se représenterait peut-être jamais, de causer avec elle.

« Ainsi, oubliée ! — peut-être méprisée comme.... une des plus misérables créatures de mon sexe ! »

A ces mots, elle s'appuya fortement la main sur la poitrine, en regardant d'un œil d'envie la profondeur azurée de l'eau. Là était le repos — mais elle devait rester sur la terre.

Jamais elle n'avait si bien embrassé toute l'étendue de l'abîme qu'elle avait creusé entre son passé et son avenir par sa triste erreur. Jamais, jamais, elle ne pourrait être la femme d'un homme honorable; elle était condamnée à traîner une existence vide de joie; elle avait détruit elle même son bonheur et son repos.

Et lui, lui, qui lui avait juré amour et fidélité avec les plus ardentes protestations, avec les sermens les plus saints, il ne reviendrait jamais pour tenir sa parole — il n'en était plus question. Hermann même, cet ami sincère et généreux, avait toujours été de cet avis.

« Oh ! murmurait-elle en pleurant, il était trop bon et trop sage pour me laisser caresser une espérance qu'il savait bien que Gothard ne réaliserait jamais; et voilà pourquoi il ne nous a pas permis de nous revoir. Merci, Hermann ! tu m'as épargné la torture de pleurer la violation des sermens qu'il aurait sans doute renouvelés près du berceau de son enfant. C'en est fait ! je n'ai plus rien à pleurer, car je n'ai plus d'espérances à perdre ; seulement mon cœur battra éternellement sans trouver d'écho, et me rappellera sans cesse la perte de mon repos, jusqu'à ce qu'il s'arrête et que je trouve dans la tombe la fin de mes souffrances. »

—

CHAPITRE XXXII.

Deux ans après le voyage à Stockholm de Klinting et de sa nièce, Édith n'était plus du tout la même que lorsqu'elle vint habiter chez son oncle. La pâle et frêle enfant de dix-neuf ans, accablée sous le poids des inquiétudes et des soucis, n'avait que l'ombre de la beauté et de la grâce de cette ravissante créature que nous avons revue assise sur les rochers, image de la douleur muette et de la plus noble résignation; et celle-ci, à son tour, s'effaçait devant la femme de vingt-quatre ans dont l'éclatante beauté venait à peine d'atteindre tout son épanouissement et toute son harmonie. Son cœur n'avait rien perdu de sa bonté, de son innocence et de son humble pitié; mais chaque année développait en elle des sentimens plus fiers et plus dignes. Elle ne pleurait plus l'oubli et l'abandon de celui dont l'image vivait toujours dans son âme. Non, elle avait franchi cette phase de la vie où la femme, s'éloignant peu à peu des plaines riantes parées des fleurs de l'imagination et de la fraîche verdure de l'espérance, marche vers les arides déserts de la douleur et du sacrifice, peut-être même du repentir, pour être ramenée ensuite à la réalité par une volonté énergique, par des sentimens en quelque sorte nouveaux, par un développement plus parfait de l'esprit et du cœur, et acquérir la conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle doit être à la place que lui a assignée la Providence. Cette dernière époque est la plus heureuse de la vie pour une femme d'un caractère noble: sachant alors sur quoi elle peut compter, elle ne demande plus ni trop ni trop peu de joies à l'existence; elle connaît et apprécie le juste milieu qui procure la félicité la plus vraie.

Édith avait refusé sa main à plusieurs prétendans. Elle portait gravée au fond de l'âme, comme un précepte divin, la croyance qu'une femme qui a failli une fois, eût-elle mené, avant et après sa chute, la vie d'une sainte, ne peut jamais ni être heureuse en ménage, ni rendre un mari heureux. Il a beau l'aimer, lui protester sans cesse qu'il a pour elle une haute estime, qu'il est intimement convaincu de la pureté de son cœur; il peut cependant, à l'occasion, soupçonner une faute, supposer à tort une faiblesse ou une infidélité ; en un mot, il peut se croire le droit de douter même du témoignage de ses propres yeux.

Elle était donc bien décidée à ne pas compromettre son repos par une tentative qui aurait eu infailliblement une issue d'autant plus malheureuse qu'Édith était restée fidèle à son premier amour. D'ailleurs, son oncle lui laissait pleine liberté : outre qu'il respectait son jugement et sa délicatesse, il approuvait surtout une résolution dont s'accomodait à merveille son propre égoïsme; car il sentait fort bien que la main active et soigneuse de sa nièce était indispensable à la direction de son ménage, à sa commodité et à son confort personnels.

Un jour du cœur de l'été de 1830, Klinting s'était rendu après son dîner au rivage, un peu éloigné de la maison, pour assister à l'embarquement de bois de charpente; il allait et venait, la pipe à la bouche, causant avec les ouvriers, lorsqu'une voiture apparut sur la route, au versant d'une montagne. Les chevaux semblaient harassés et près de s'abattre à chaque pas. Un jeune homme, assis sur le siége à côté